

## Redécouvrir le tombeau vide

La trame du récit de la Passion est la même dans les quatre Évangiles - et puis pour Pâques, c'est l'anarchie, comme pour témoigner de « l'effarement joyeux »<sup>1</sup> provoqué par la résurrection de Jésus. Un seul événement est rapporté par tous : le surlendemain de sa mort de Jésus, des femmes ont trouvé son tombeau vide ; mais les récits qu'ils en font sont inconciliables. Les exégètes n'y voient d'ailleurs très souvent qu'une tradition tardive, sans assise historique. En effet la vieille confession pascale que Paul cite en 1Co 15,3-7 n'en dit rien, et le premier récit qui en parle s'achève de façon suspecte : les femmes s'enfuient du tombeau « sans rien dire à personne » (Mc 16,8). Or, si elles se sont tues, comment se fait-il qu'on raconte leur histoire ? Et si elles ont tout de même fini par parler, pourquoi Marc nous dit-il qu'elles n'ont rien dit à personne ? Ne chercherait-il pas à expliquer ainsi à ses premiers lecteurs pourquoi cette histoire, qui avait émergé tardivement dans la tradition, leur était encore inconnue ? Certes, on a souvent contesté cette thèse, en faisant valoir notamment que si le tombeau vide était une fiction, on n'aurait pas attribué sa découverte à des femmes ! Mais il faut bien dire qu'elle est apologétiquement

---

1. L'expression vient du « Catéchisme hollandais » qui l'emploie à propos des récits du tombeau vide : « Les quatre récits ne se ressemblent donc guère. Malgré tout ils concordent pour les grands thèmes : le tombeau vide, l'apparition d'ange(s) et, surtout, pour ce qui constitue le message proprement dit : le Seigneur vit ! Les différences manifestent peut-être quelque chose de l'effarement joyeux de ce matin qui annonce la vie là où ils attendaient la mort », *Une nouvelle introduction à la foi catholique*, Paris 1968, 238.

séduisante, car elle signifie qu'on peut croire à la résurrection de Jésus, tout en doutant que son tombeau ait effectivement été trouvé vide par des femmes le surlendemain de sa mort. Et souvent on va même plus loin, en soutenant que, si la légende pour dire la résurrection a pris cette forme-là, c'est parce qu'alors la résurrection ne pouvait être pensée qu'en termes concrets ; or nos conceptions ont changé : pour nous la résurrection physique d'un mort est impossible, impensable ! Dès lors ne faut-il pas pour le moins oser dire aujourd'hui que « la résurrection n'exige pas que le tombeau ait été vide » <sup>2</sup> ?

Je me garderai bien d'entrer dans cette discussion, sauf à souligner que considérer le récit de la découverte du tombeau vide comme une légende tardive, ce n'est pas encore nier que le tombeau fût vide ! Néanmoins, je me pose une question : le fait que la thèse du caractère tardif de la tradition du tombeau vide nous arrange *quelque part* ne serait-il pas la raison inavouée qui a incité les exégètes à « démontrer » qu'il s'agissait là d'une tradition tardive ?

## I

### La tradition primitive

Quoi qu'il en soit de l'historicité du tombeau vide et de la question de savoir s'il faut en faire une question de foi, je me placerai désormais résolument sur le terrain des textes, pour tenter de voir tout d'abord quelle a pu être originellement la forme et le sens de la visite des femmes au tombeau.

*Matthieu* ne nous est ici d'aucun secours ; son récit dépend en effet entièrement de celui de Marc auquel il a mêlé, en contrepoint, l'histoire des gardes (Mt 27,62-66 et 28,4.11-15).

En ce qui concerne *Marc*, on lui attribue assez volontiers tout ce qui touche au projet d'onction (16,1.3.4b), car rien ne laisse entendre

---

2. H. KÜNG, *Etre chrétien*, Paris 1978, 422. Küng admet que le récit du tombeau vide a pu avoir à l'origine pour fonction d'affirmer que le Ressuscité était bien celui qui y avait enseveli. Mais « de nos jours, ajoute-t-il, le tombeau vide est devenu, du fait de la critique historique, un signe douteux et, du fait des sciences physiques, un signe suspect. Pour que l'identité soit préservée, Dieu n'a pas besoin des reliques de l'existence terrestre de Jésus... » (*ibid.*).

en 15, 42-47 que Jésus avait été enseveli à la hâte ; l'achat d'un linceul neuf suggère même tout le contraire ! On assigne en outre à sa rédaction l'expression « le soleil s'étant levé » (v. 2b), qui jure avec l'indication précédente « de grand matin » (v. 2a) ; la promesse d'une christophanie en Galilée (v. 7), qui introduit une idée nouvelle par rapport au kérygme pascal (v. 6) ; et les notations finales sur la peur et le silence des femmes (v. 8b). Marc aurait donc reçu de la tradition les v. 2.4a.5-6, ainsi que la liste des femmes (v. 1) et la mention de leur fuite (v. 8a). Je pense cependant qu'il faut aller plus loin, car toute l'angélophanie (v. 5-7) me paraît rédactionnelle. En effet, le « jeune homme » vêtu de blanc (v. 5b) rappelle irrésistiblement celui de Mc 14,51-52 qui s'était enfui nu lors de l'arrestation de Jésus ; le verbe *ekthambeisthai* (« être stupéfait », v. 5b.6a) ainsi que le terme « Nazaréniens » (v. 6b) sont caractéristiques du vocabulaire de Marc. Or si l'angélophanie est rédactionnelle, il faut en dire autant de son cadre qui signale l'entrée des femmes dans le tombeau, puis leur sortie (v. 5a.8a). Ne seraient donc primitifs que la liste des femmes et les v. 2.4a.8a : « Et très tôt, le premier jour de la semaine, Marie de Magdala, Marie de Jacques et Salomé vont à la tombe et elles voient que la pierre a été roulée, et elles s'enfuirent... », soit quelque chose d'assez proche du début du récit de Jn 20,1-2.

Chez *Jean* paraissent rédactionnels l'expression « comme il faisait encore sombre » (v. 1a), les termes « elle court donc » ainsi que la mention typiquement johannique de l'autre disciple (v. 2a ; cf. encore les v. 3-5.8) ; la formulation du v. 2b au pluriel montre par ailleurs qu'à l'origine Marie était accompagnée. Jean aurait donc reçu la tradition suivante : « Or, le premier jour de la semaine, Marie de Magdala et (d'autres) viennent au tombeau tôt, et elles voient la pierre enlevée du tombeau, et elles viennent vers Pierre et lui disent : "Ils ont enlevé le Seigneur et nous ne savons pas où ils l'ont mis"... ». La suite devait raconter la visite de Pierre seul au tombeau (cf. v. 3ac.5.10), comme on le voit chez *Luc*.

Pour la visite des femmes au tombeau, *Luc* dépend du récit de *Mc*. Il signale ensuite brièvement la visite de Pierre (v. 12). Ce verset absent de quelques manuscrits, a longtemps paru suspect ; on y voyait une glose tardive inspirée de Jn 20,3-10, sans trop se demander d'ailleurs comment le récit complexe de *Jean* avait pu être résumé à ce point ; mais son authenticité est aujourd'hui largement reconnue, car on y trouve des expressions typiquement lucaniennes : « s'étant levé » et « étonné

de ce qui était arrivé » - ce qui donne à penser que Luc avait reçu la tradition suivante: « (...) Or Pierre courut au tombeau et, s'étant penché, il voit les linges seuls et il s'en revint chez lui. »

Il me semble donc, en rassemblant ces données, que la tradition devait raconter à l'origine que *très tôt, le premier jour de la semaine, Marie de Magdala et d'autres étaient allées au tombeau ; que, l'ayant vu ouvert, elles étaient venues dire à Pierre qu'on avait enlevé le Seigneur ; et que Pierre n'y avait effectivement trouvé que les linges...*

Que penser de cette tradition ? On y a vu un « récit sobre et sans merveilleux », ce qui prouverait que le fait du tombeau vide a été « d'abord raconté pour lui-même »<sup>3</sup>, sans aucune intention théologique. Mais, a-t-on objecté non sans raison, « y a-t-il jamais eu de *récit* concernant le tombeau de Jésus sans qu'il ait été éclairé de quelque façon par la foi en la résurrection? »<sup>4</sup>. On a souvent pensé que le récit traditionnel avait une visée apologétique. En effet les linges trouvés dans le tombeau devaient exclure l'hypothèse d'un vol auquel Marie avait d'abord pensé, et donc en suggérer une autre... Mais si tel était le cas, aurait-on dit qu'après les avoir vus, Pierre était simplement rentré chez lui ? La question qu'il nous faut nous poser est donc celle-ci : comment le récit primitif qui ne comportait pas d'angélophanie et qui paraît dépourvu de visée apologétique pouvait-il être éclairé par la foi en la résurrection ? On songera tout naturellement à une christophanie. À l'origine, le petit récit que nous avons conjecturé n'était donc sans doute que le prélude d'une narration plus vaste, et l'accord de Luc et de Jean sur l'épisode concernant Pierre indique que celle-ci s'achevait par la scène qu'ils ont ensuite en commun : la christophanie aux disciples à Jérusalem, le soir même de la découverte du tombeau vide (Lc 24,36-43 = Jn 20,19-20).

Avant de chercher à comprendre pourquoi les évangélistes ont remanié la tradition que nous avons conjecturée, notons rapidement comment la tradition a évolué avec eux<sup>5</sup>. Des trois épisodes qui formaient le récit pascal traditionnel - visite des femmes au tombeau, inspection

---

3. P. BENOÎT, « Marie-Madeleine et les Disciples au Tombeau selon Joh 20:1-18 », in W. Eltester (éd.), *Judentum - Urchristentum - Kirche*, Berlin 1960, 148 et 150.

4. J. DELORME, « Résurrection et tombeau de Jésus : Marc 16, 1-8 dans la tradition évangélique », in P. de Sury et al. (éd.), *La Résurrection du Christ et l'exégèse moderne*, Paris 1969, 138.

5. Pour ce qui suit, je rappelle que l'écrit de Marc s'achève en 16,8 (les v. 9-20 ne sont pas authentiques) et que primitivement le récit pascal de Jean ne couvrait que le ch. 20 (cf. la première conclusion de Jn 20,30 s).

de Pierre et christophanie du soir aux disciples, *Marc* n'a gardé que le premier, mais il y a inséré une angélophanie. *Matthieu* a repris le récit de *Mc*, auquel il a ajouté deux christophanie (28,9-10.16-20). *Jean* a suivi la tradition primitive, tout en développant fortement l'inspection du tombeau (20,3-10) et en dédoublant la christophanie du soir (20,19-23.24-19) ; entre les deux, il a inséré un épisode particulier, sa christophanie à Marie (20,11-18). Quant à *Luc*, il a disposé de deux sources ; il a suivi *Marc* pour son récit des femmes au tombeau, puis il s'est rabattu sur la tradition primitive pour les épisodes suivants omis par *Marc* ; entre ces deux épisodes, il a inséré, lui aussi, un récit de christophanie particulier, les disciples d'Emmaüs (24,13-35).

## II

### Une audace de Marc

Pour une certaine raison, *Marc* a voulu clore son évangile avec la visite des femmes au tombeau vide, sans relater la christophanie qui en élucidait le mystère. C'est ce qui l'a poussé à créer par compensation une scène d'angélophanie où la proclamation du kérygme pascal (v. 6) a la même fonction que la christophanie dans la tradition primitive<sup>6</sup>. Avec un sens dramatique certain, il a situé son angélophanie dans le tombeau même, si bien qu'il a dû remanier le début du récit primitif : il lui fallait en effet un motif pour faire entrer les femmes dans le tombeau, car selon la tradition, celles-ci étaient venues avertir les disciples dès qu'elles l'avaient vu ouvert et c'est pourquoi il leur a prêté l'intention d'aller oindre le corps de Jésus.

En donnant à l'ange qui les attendait au tombeau l'allure d'un « jeune homme vêtu d'une robe blanche », *Marc* nous renvoie au récit de l'arrestation de Jésus, à la fin duquel un jeune homme qu'on avait « saisi » (14,51 - même terme que pour Jésus, cf. 14,46!) s'était enfui nu « en laissant son drap » (14,52 - le terme *sindôn* rendu ici par « drap » désigne

6. On relèvera en passant que *Marc* ne s'est pas contenté de compenser l'omission de la christophanie originelle par le kérygme ; au v. 7, il fait sans doute aussi une allusion discrète au rôle particulier que Pierre jouait dans la tradition primitive, quand *Fange* envoie les femmes annoncer aux disciples « et (notamment) à Pierre » que Jésus les précède en Galilée, cf. G. CLAUDEL, *La Confession de Pierre. Trajectoire d'une péripécie évangélique*, Paris 1988, 81.

aussi le linceul de Jésus en 15,46 !). Les exégètes ont beaucoup glosé sur la signification de cette anecdote troublante. Le plus simple, à mon sens, c'est d'y voir une mise en abyme du récit de la Passion dont il annonce mystérieusement l'issue. Au tombeau, le même jeune homme vient donc proclamer l'accomplissement de ce qui avait été annoncé : « Vous cherchez Jésus le Nazarénien, le crucifié ? Il est ressuscité ! Il n'est pas ici... »

Mais tout ceci ne nous dit pas encore pourquoi Marc achève son évangile de façon si paradoxale, en annonçant une christophanie (v. 7) *qui ne sera pas narrée*, et en précisant que les femmes *ne dirent rien à personne* (v. 8). On comprend souvent que les femmes n'ont rien dit ni de leur découverte du tombeau vide, ni de leur rencontre avec l'ange ; mais le texte suggère bien plutôt qu'elles ont *tu* ce que l'ange les avait chargées de « *dire* aux disciples », à savoir que Jésus les précédait en Galilée et que c'est là qu'ils le verraient. Le silence des femmes qui n'annoncent pas cette christophanie et le silence de Marc qui ne nous la raconte pas sont donc corrélatifs, si bien qu'il nous faut écarter les explications qui tentent de rendre compte de l'un sans impliquer l'autre : si Marc ne comporte aucune christophanie, ce n'est ni parce que l'histoire était trop connue pour être relatée, ni parce que la tradition ne lui fournissait encore aucun récit de ce genre, ni parce que la fin de son évangile se serait perdue ; et s'il nous dit que les femmes se sont tues, ce n'est ni pour justifier l'apparition tardive de la légende du tombeau vide, ni pour disqualifier les disciples qui auraient manqué le rendez-vous en Galilée, ni pour prouver que leur foi ne dépendait pas du témoignage des femmes - car toutes ces explications ont été avancées !

On estime d'ordinaire que l'annonce du v. 7 montre que Marc connaissait une tradition selon laquelle les premières apparitions avaient eu lieu en Galilée, et pour étayer ce point, on rappelle volontiers que c'est là que les disciples s'étaient repliés après avoir fui lors de l'arrestation de Jésus (cf. 14,50) ; mais il s'agit là d'une pure légende « savante »<sup>7</sup> qui exagère sans doute les risques encourus alors par les

---

7. Reprenant la critique formulée par M. Albertz dès 1922 contre cette « légende de la critique », B. RIGAUX est catégorique : « Il est bien certain que les disciples n'ont pas quitté Jérusalem. Ce fut, tout un temps, presque un dogme de la critique, que Pierre et les Dix s'étaient enfuis de Jérusalem. Or absolument aucun texte ne permet une telle opinion », *Dieu l'a ressuscité, Exégèse et théologie biblique* (Studii Biblici Franciscani Analecta, 4), Gembloux 1973, 195.

disciples et qui outrepassa le sens que Marc donnait à leur fuite, car le fait même que les femmes soient chargées de les orienter vers la Galilée implique qu'ils étaient selon lui, restés à Jérusalem, et il est certain que Pierre pour le moins y était toujours lorsqu'il a renié Jésus ! Or si les disciples sont restés à Jérusalem, comme le prouve aussi le fait que c'est là qu'est née la première communauté chrétienne, c'est évidemment là aussi que Jésus a dû leur apparaître. D'ailleurs, le fait que Marc ne nous raconte pas sa christophanie en Galilée ne suggère-t-il pas assez clairement que la tradition ignorait tout de cette localisation ?

La question à résoudre est donc celle-ci : pourquoi Marc a-t-il substitué à la christophanie traditionnelle qui se passait à Jérusalem une christophanie en Galilée dont les femmes n'ont rien dit et que lui-même ne raconte pas ? Remarquons tout d'abord que la visée du v. 7 est d'ordre pragmatique, car s'il ne s'était agi que d'envoyer les disciples en Galilée, il eût suffi à Marc d'écrire que l'ange avait chargé les femmes de leur dire « qu'ils aillent en Galilée » (cf. Mt 28,10). Or au lieu de cela, elles ont à leur annoncer que Jésus « les y précède », si bien qu'on ne peut lire ce verset sans y percevoir un écho du thème de la *suivance* (cf. Mc 10,32), ce qui doit interpeller le lecteur lui-même ! Mais d'autres textes viennent encore à l'esprit. Je pense en particulier au récit de la retraite de Jésus, qui est chargé de connotations pascales : s'étant « levé *tôt*, en pleine nuit » pour prier à l'écart Jésus avait répondu aux disciples qui le cherchaient : « Allons *ailleurs*, dans les bourgs voisins, afin que j'y prêche aussi, car c'est pour cela que je suis *sorti* » (cf. 1,35-38). Et lorsque Marc annonce une christophanie en Galilée qui, de fait, n'aura pas lieu puisque les disciples qui auraient dû s'y rendre n'ont pas été avertis, je songe au récit de la marche sur les eaux, avec le moment critique où Jésus, ayant rejoint les disciples qu'il avait envoyés *vers l'autre rive*, « voulait les *dépasser* »... même si la traversée s'était alors achevée à Gennésaret en terre juive (cf. 6,45-52.53). Ce qui veut donc dire que si le passage vers les païens avait alors échoué, il n'en était pas moins voulu par Jésus ! De même, pourrait-on dire, en parlant aux chrétiens de son temps d'une christophanie jadis prévue en Galilée, mais manquée par les disciples, Marc ne les appelait-il pas, par le fait même de leur en parler, à partir pour une Galilée où le Seigneur avait depuis longtemps précédé les siens et où il les attendait toujours, c'est-à-dire à s'engager

résolument dans l'évangélisation des païens <sup>8</sup> ? Je reconnais bien volontiers que cette lecture peut paraître intuitive, mais Augustin déjà proposait une exégèse semblable : « Que signifie : *Il vous précède en Galilée, là vous le verrez*, si ce n'est que la grâce du Christ allait passer du peuple d'Israël aux païens? Ceux-ci n'auraient jamais cru les apôtres qui leur annonçaient l'évangile, si le Seigneur lui-même ne leur avait préparé le voie dans le cœur des hommes, et c'est ce qu'il faut entendre par : *Il vous précède en Galilée...* »<sup>9</sup>.

### III

---

#### La version revue et augmentée de Matthieu

Pour son récit des femmes au tombeau, Matthieu dépend de Marc. Je ne m'étendrai pas sur ses remaniements les plus saillants : au jeune homme de Mc 16,5, il a substitué l'Ange du Seigneur, formant ainsi une inclusion avec les récits de l'enfance (cf. Mt 1,20.24 ; 2,13.19), et il a flanqué le tombeau de gardes pour contrer une calomnie juive accusant les disciples d'avoir dérobé le corps (cf. 27,62-66 ; 28,4.11-15). Ce dernier remaniement a entraîné l'omission des v. 1.3.4b de Marc : faute de pouvoir oindre le corps de Jésus, les femmes viennent simplement « voir le sépulcre », comme dans la tradition primitive. Comme dans la tradition primitive aussi, Matthieu ne nous dit pas que les femmes sont entrées dans le tombeau : l'Ange qui les accueille est en effet assis dehors, sur la pierre (v. 2b), et lorsqu'il les invite à « venir voir le lieu où *il* était » (v. 6b), elles s'empressent d'aller trouver les disciples (v. 8). Mais ces rencontres sont probablement fortuites ; Matthieu ne semble pas avoir cherché à se rapprocher de la tradition.

À la fin du récit, il opère encore deux retouches notables : au v. 7, les femmes ne sont pas seulement chargées d'annoncer aux disciples que Jésus les précède en Galilée, elles ont d'abord à leur dire qu'il est ressuscité ; et au v. 8, loin de se taire, elles s'acquittent de leur mandat. Matthieu en effet a voulu achever son récit pascal en narrant la

---

8. Marc parle de christophanie, comme nous parlons de Pentecôte à propos d'un nouvel essor du christianisme.

9. *De consensu evangelitarum*, III 86 (CSEL 43, 392).

christophanie en Galilée que Marc avait laissée en suspens<sup>10</sup>. Chez lui, les femmes courent donc avertir les disciples... « avec peur et grande joie ». Mais comment faut-il comprendre cet oxymore ? Matthieu a-t-il voulu adoucir ainsi le texte de Marc, qui n'insistait que sur l'effroi des femmes ? On peut en douter, car en ce cas, il lui aurait suffi de substituer l'idée de joie à celle de peur. Au vu de sa retouche du v. 7, je suggère plutôt de comprendre que les femmes étaient joyeuses d'annoncer aux disciples la résurrection, mais qu'elles avaient peur de les inviter à se rendre en Galilée - ce qui signifierait que Matthieu sentait parfaitement ce que le concept de « christophanie en Galilée » avait de dérangent.

Deux faits me paraissent confirmer cette interprétation. Dans sa christophanie aux Onze tout d'abord, on trouve une autre formulation paradoxale : les disciples, « voyant (Jésus), se prosternèrent, mais ils doutaient » (v. 17). On a prétendu que le doute était un motif traditionnel des récits de *christophanie* ; mais on peut en douter, car ce motif ne se retrouve guère qu'en Lc 24,37, texte tardif qui souligne la réalité du corps ressuscité, mais qui est sans équivalent dans le récit parallèle de Jn 20,19s<sup>11</sup>. Or cette problématique n'entre pour rien dans le récit de Matthieu ; sa christophanie, réduite au fait que les disciples « voient » Jésus, est au contraire toute entière absorbée dans la parole que le Seigneur leur adresse, et tout ce qu'il leur dit alors pour surmonter leur doute, c'est qu'ayant reçu les pleins pouvoirs, il les envoie maintenant auprès des païens - alors qu'il avait jusque-là restreint leur activité aux seules « brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 10,6) ! Ce n'est pas donc la christophanie elle-même qui les avait troublés, mais bien plutôt ce que signifiait le fait qu'elle se passe en Galilée, dans la « Galilée des nations » (cf. Mt 4,15).

Par ailleurs, aux v. 9-10, Mt nous parle d'une première christophanie surprenante et apparemment superflue. On se demande en effet bien pourquoi Jésus vient demander aux femmes de dire aux disciples de partir en Galilée, puisque c'est précisément ce qu'elles allaient leur dire sur l'ordre de l'Ange. Pour rendre compte de ce doublet, on a souvent

10. Mt 28,16-20 est de part en part rédactionnel, cf. J. ZUMSTEIN, « Matthieu 28,16-20 », dans *Miettes exégétiques*, Genève 1991, 93-95.

11. En Jn 20,27, Thomas est certes invité à toucher les plaies de Jésus, mais rien ne dit ensuite dit qu'il l'ait fait !

prétendu que Matthieu connaissait une tradition parallèle au récit de Marc, mais où il était question d'une *christophanie* aux femmes près du tombeau, et pour établir l'existence d'une telle tradition on a fait valoir que ses v. 9-10 présentent des contacts avec Jn 20,14-18 où il est aussi question de toucher Jésus et où les disciples sont appelés ses « frères ». Mais ces contacts ne concernent que la parole de Jésus en Jn 20,17, ce qui ne permet pas de conclure que les *révélés* de Mt 24,9-10 et de Jn 20,14-18 dérivent d'une tradition commune. Puisque par ailleurs le motif de l'envoi des disciples en Galilée nous a paru être une création de Marc, force est de reconnaître que la christophanie de Mt 28,9-10 qui le reprend est elle-même une création de Matthieu qui voulait ainsi que l'ordre de l'Ange soit confirmé par Jésus lui-même. Et pourquoi donc, si ce n'est parce qu'il paraissait inouï que les disciples doivent aller en Galilée ?

Matthieu ne s'est donc pas mépris sur la signification que Marc donnait à la christophanie en Galilée. S'il la racontée, ce n'est certainement pas pour donner une conclusion à son évangile apparemment inachevé, mais pour inciter ses propres frères à s'engager à leur tour dans l'évangélisation des païens. Face au refus d'Israël, il leur fallait se rendre à l'évidence : l'avenir du Christ était là.

## IV

### La suture de Luc

Luc a emprunté à Marc sa source principale, le récit de la visite des femmes, tout en le remaniant par souci de réalisme. Il déplace ainsi au vendredi soir déjà l'achat des aromates (Lc 23,56), et insiste sur le fait qu'à peine entrées dans le tombeau, avant même que les anges ne leur apparaissent, les femmes constatent, perplexes, l'absence du corps (24,3-4a). D'autres remaniements lui sont imposés par la suite de sa narration où il va relater, d'après la tradition primitive, la christophanie du soir à Jérusalem : les femmes ne sont donc plus envoyées auprès des disciples pour les orienter vers la Galilée, mais invitées à se rappeler elles-mêmes qu'en Galilée déjà Jésus avait prédit sa résurrection (v. 6b-8) ; elles ne sont même plus du tout envoyées

auprès des disciples, car c'est d'elles-mêmes qu'elles viennent leur annoncer « tout cela » (v. 9). Chez Luc, l'angélophanie a donc pour seule fonction d'annoncer aux femmes la résurrection de Jésus.

Après un tel récit, il n'était évidemment pas aisé de renouer avec la trame de la tradition primitive où les femmes alertaient les disciples qu'elles avaient trouvé le tombeau ouvert et qu'on avait dû enlever le Seigneur ! Luc devait en effet mettre les disciples, que l'annonce de la résurrection aurait dû réjouir, dans un état proche de celui que laisse entendre le récit originel : la consternation. Et c'est pourquoi il a introduit dans les v. 9-11 qui font la transition entre Marc et la tradition primitive un thème qui connaîtra par la suite une immense fortune, celui de l'incrédulité première des disciples à l'égard du kérygme pascal (cf. Jn 20,24-29 ; Mc 16,11.13s).

## V

### Le signe du suaire chez Jean

Pour préparer sa christophanie à Marie (Jn 20,11-18), Jean a centré sur celle-ci l'épisode initial de la visite des femmes au tombeau, tout en gardant d'ailleurs le pluriel au v. 2b. Mais il a surtout développé le petit épisode de l'inspection du tombeau par Pierre en y infiltrant la figure du disciple bien-aimé et en transformant la course de Pierre en une concurrence entre les deux disciples (v. 3-10). L'intrigue de son récit est complexe, puisque le bien-aimé, arrivé le premier au tombeau, laisse pourtant Pierre y entrer avant lui. On dit volontiers que par là, Jean a voulu signifier l'ardeur spirituelle du bien-aimé et la préséance apostolique de Pierre. Cette interprétation comporte sans doute une part de vérité, mais elle ne suffit pas, car le thème de la concurrence des deux disciples ne s'achève ni au v. 4, quand le bien-aimé arrive le premier au tombeau, ni même au v. 6 quand il cède à Pierre l'honneur d'y pénétrer avant lui, mais au v. 8, où il est dit qu'entré à son tour dans le tombeau, « il vit et il crut ». Qu'a-t-il donc bien pu voir pour croire ? Obnubilés par l'idée que les récits relatifs au tombeau avaient pour fonction de « prouver » la résurrection, la plupart des exégètes estiment que le bien-aimé a dû être frappé par les linges, et plus particulièrement par leur disposition soignée qui excluait que le corps ait été volé. C'était déjà l'interprétation de Jean

Chrysostome, pour qui ces linges « étaient un signe de résurrection, car si on avait déplacé le corps, on ne l'aurait pas dénudé pour cela, et si on l'avait volé, on n'aurait pas pris soin d'ôter le suaire, de le rouler et de le poser à sa place... On aurait pris le corps comme il était ! »<sup>12</sup>. Mais que penser alors de l'étourderie de Jean qui fait voir les linges au disciple bien-aimé au v. 5a déjà, pour ne parler de sa foi qu'au v. 8 ! On peut bien sûr expliquer ce retard en y voyant une marque de finesse psychologique - car il faut du temps à la foi pour mûrir. Mais les récits évangéliques ne s'embarrassent guère de telles considérations et, narrativement parlant, l'expression « il vit et il crut » ne signifie rien d'autre que « il crut dès qu'il vit ». Si donc au v. 5 Jean nous dit seulement que le disciple a vu les linges, il nous faut comprendre que ceux-ci ne sont pour rien dans l'éclosion de sa foi ; mais quand il nous dit au v. 8 que ce qu'il a vu l'a décidé à croire, il nous faut penser qu'il a vu autre chose que les linges. Or dans les v. 6-7 où il est question de l'investigation de Pierre, Jean vient précisément de nous dire que celui-ci n'y avait pas seulement vu des linges : « il entra dans le tombeau et il aperçoit les linges posés *et le suaire qui était sur sa tête, non pas posé avec les linges, mais roulé à part, dans un endroit* » (v. 6b-7). Par cette description minutieuse, Jean nous explique donc pourquoi l'autre disciple, qui s'était arrêté au seuil du tombeau, n'avait tout d'abord entrevu que les linges : c'est que le suaire, roulé à part, n'était visible que de l'intérieur. C'est donc le suaire et lui seul qui a provoqué la foi du disciple bien-aimé à son entrée dans le tombeau.

Le fait qu'avant lui, Pierre l'ait vainement vu nous montre que Jean ne considérait pas le suaire comme une preuve de la résurrection, mais comme un signe seulement. Mais en quoi le suaire est-il un signe, et de quoi est-il le signe ? Dans un article remarquable, Sandra M. Schneiders<sup>13</sup> a proposé de jumeler le suaire trouvé dans le tombeau, avec le voile dont Moïse se couvrait la face pour en cacher la gloire au peuple, mais qu'il ôtait « lorsqu'il entrait devant Yahvé pour parler avec Dieu » (Ex 34,34). Elle relève à ce propos que dans les targums araméens, le voile de Moïse est désigné par le terme *sudara*, et sa

---

12. In *Joh. hom.* 85, 4 (PG 59, 465).

13. S.M. SCHNEIDERS, « The Face Veil : A Johannine Sign (John 20:1-10) », *Biblical Theology Bulletin* 13 (1983), 94-97

remarque prend tout son poids si l'on ajoute que la terminologie de Jean est inhabituelle, puisqu'il est le premier à parler de « suaire » (*soudarion*) en contexte funéraire<sup>14</sup>. Dans son récit suggestif, Jean veut donc nous dire ceci : à la vue du suaire laissé dans le tombeau, le disciple bien-aimé a cru qu'après nous avoir révélé Dieu, le Seigneur était retourné définitivement auprès de lui - et on a là une magnifique inclusion avec la fin de son prologue qui fait précisément allusion au contexte d'Ex 34 : « De sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce pour grâce ; car la Loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité (cf. Ex 34,6) sont venues par Jésus Christ : nul n'a jamais vu Dieu, le Fils unique, qui est tourné vers le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (1,16-18). Dans le même sens, on remarquera aussi que la confession finale de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu » (20,28) se réfère au tout début du prologue : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était vers Dieu, et le Verbe était Dieu » (1,1).

La tradition pascale primitive que je conjecture m'empêche de suivre les exégètes qui, en Allemagne surtout, estiment que dans la source de Jean, le v. 1 introduisait le récit de angélophanie et/ou de la christophanie à Marie, et je ne m'étonne pas que toutes les tentatives faites pour isoler ici une tradition aient échoué. Les v. 11-18 me paraissent être en effet une composition originale que Jean a parsemée d'allusions critiques à l'endroit des synoptiques. Deux traits de *l'angélophanie* (v. 11-13) montrent qu'il s'est inspiré du récit traditionnel : Marie « se penche dans le tombeau » (v. 11b) comme le faisait Pierre (cf. Lc 24,12), et elle répète au v. 13b sa plainte du v. 2b. Mais il est aussi question de deux anges comme chez Luc ; seulement ils sont là pour rien, car Jésus leur vole la vedette en apparaissant à Marie avant qu'ils n'aient eu le temps de la consoler. Pouvait-on mieux disqualifier l'angélophanie que Luc avait précisément centrée sur l'annonce de la résurrection ?<sup>15</sup>. Quant à la *christophanie* (v. 14-18), elle est saturée de traits johanniques : l'interpellation « Femme ! » (cf. Jn 2,4 ; 19,26 ; 20,13), la question « Qui cherches-tu ? » (cf. 1,38 ; 18,4.7), la méprise de Marie qui croit avoir à faire

14. Cf. X. LÉON-DUFOUR, *Lecture de l'Evangile selon Jean*, t. IV, Paris 1996, 209. Comme le montre l'étymologie, le suaire était à l'origine un linge pour éponger la sueur.

15. Dans le même sens, il se pourrait aussi que la scène où Thomas, invité à palper les plaies de Jésus, répond par la confession « mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20,27s), soit une critique du traitement réaliste de la christophanie du soir en Lc 24,39-43.

au jardinier (cf 19,41, sans équivalent dans les synoptiques), le terme « en hébreu » (*hebraïsti*) dont Jean seul fait usage... Mais surtout elle culmine dans la déclaration hautement johannique du v. 17 : « Ne me touche plus..., mais va vers mes frères et dis-leur : “Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu” ». Or, nous t'avons vu, ce verset présente deux contacts avec Mt 28,9-10, ce qui pourrait signifier qu'ici encore, Jean critique un récit synoptique, en opposant un vigoureux « Ne me touche plus ! » à l'étreinte décrite en Mt 28,9, et en substituant l'annonce hautement christologique d'une montée vers le Père à l'annonce d'une christophanie en Galilée, qui n'avait aucun sens dans le premier état de son Évangile fidèle à la vieille tradition de la christophanie du soir. Quoi qu'il en soit on relèvera surtout que le message que Marie est maintenant chargée d'aller annoncer aux frères est une explicitation de la foi du disciple bien-aimé...

Ce ne sont là que des réflexions hâtives, qui demanderaient à être étayées par de longues analyses des textes et par une critique serrée des thèses différentes de celle que je soutiens à propos du récit pascal traditionnel. J'espère du moins avoir semé le doute sur le caractère prétendument tardif de la découverte du tombeau vide et avoir stimulé l'intérêt des lecteurs pour les récits qui nous la racontent.

Yves TISSOT  
*Pasteur à Nidau (Suisse)*